

DANS LE SILENCE DES LARMES

Annie-France Venin

Dans le silence des larmes

Tome 1

Roman historique

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

À mon père

PREMIÈRE PARTIE

« L'homme le plus fort du monde entier,
c'est celui qui est le plus seul »

Henri Ibsen. (Un ennemi du peuple V)

1942

Les wagons de bois s’immobilisèrent dans un grand crissement de freins et les passagers brutalement secoués, sortirent de leur somnolence.

Un voyageur d’environ quarante ans, assez grand, l’air distingué malgré ses vêtements fripés, laissa passer plusieurs personnes devant lui tout en observant le quai de la petite gare.

Un contrôle. Juste un soldat allemand et un employé de la station.

Il descendit du train, releva le col de sa veste devant la fraîcheur de l’aube et serra la poignée de sa valise un peu plus fort.

Rester calme.

Il se passa la main dans ses cheveux noirs pour les ébouriffer, ajusta ses petites lunettes rondes légèrement teintées, qui lui garantissaient – selon sa femme – l’air poète. Fallait-il avoir l’air rêveur ? Il essaya donc le style « distrait-dans la lune », en ouvrant un peu plus ses grands yeux clairs et esquissa une ébauche de sourire naïf, mais l’ambiance n’était pas vraiment joyeuse...

Le voyageur le précédant s’effaça et il se retrouva face à un uniforme.

— *Papiers ! Ausweis !* ouvrez valise ! ordonna le Feldgendarm. Le soldat fronça les sourcils en lisant les papiers.

— Votre nom ? demanda-t-il fermement.

— Jean d’Esquilières.

L'Allemand hocha la tête en essayant de répéter péniblement la prononciation mais s'arrêta net en écarquillant les yeux devant le contenu de la valise. Il y avait là plein d'instruments curieux qui venaient d'attirer son attention. Cela ne ressemblait à rien qu'il connût.

Le soldat s'empara d'une pince qu'il agita sous le nez du suspect, l'air interrogateur.

— Piano... Accordeur de piano, je suis... répondit le voyageur en imitant les gestes du pianiste avec un sourire convaincant.

Le Feldgendarm reposa l'outil l'air satisfait et passa au voyageur suivant d'un simple regard.

Sans se presser, l'accordeur referma sa valise et sortit de la gare nonchalamment.

Pendant quelques secondes – qui avaient paru une éternité au voyageur – le soldat avait serré dans sa main, bien dissimulé dans le manche de l'outil, un microfilm. « J'aurais pu être fusillé vingt fois pour cela » songea-t-il.

L'homme s'arrêta près d'une fontaine et s'aspergea le visage d'eau fraîche. Il n'avait plus du tout l'air d'un innocent rêveur mais d'un voyageur fatigué. Il se frotta les yeux, que plusieurs nuits sans sommeil avaient un peu rougis, et tira ses cheveux en arrière avec ses doigts mouillés.

« Je boirais bien un litre d'un vrai et bon café... Hum... ! » soupira-t-il avec un claquement de langue. Il lui restait encore une dizaine de kilomètres à faire pour être chez lui, retrouver sa femme, son fils. Déjà deux semaines de séparation... Séparation qu'il avait décidé d'écourter car il n'avait jamais manqué leur anniversaire de mariage ; à la pensée de la serrer bientôt dans ses bras, il eut un regain d'énergie et chercha un éventuel chauffeur.

Non loin de la gare, il trouva un gars finissant de charger sa camionnette qui accepta de le prendre. Un quart d'heure plus tard, le chauffeur s'arrêta à un croisement :

— Voilà vot'patelin ! on se quitte là ? Moi je m'en vais à droite.

Son passager le remercia donc à l'entrée de la petite ville. Il était tôt mais les files d'attente de femmes aux sacs désespérément vides étaient déjà bien longues devant chaque boutique. Il fit un léger détour pour se rendre chez sa fleuriste attirée.

Le rideau du magasin était baissé mais cela ne l'empêcha nullement de frapper quand même à la porte vitrée : une voix lointaine lui dit d'entrer. Il poussa la porte alors qu'un léger carillon signalait sa présence.

— Ah, Monsieur d'Esquilières ! s'exclama la jeune femme en s'essuyant les mains sur son tablier. Cela faisait longtemps ! ajouta-t-elle spontanément, en ajustant sa coiffure.

Elle était vraiment heureuse de le revoir, et d'un seul coup sa joie effaça toutes ses rides. De fines rides causées par la mort de son mari en 1940.

— Excusez-moi de vous déranger ! Je sais qu'...

— Ce n'est rien, coupa-t-elle en lui serrant la main comme une vieille connaissance.

— Comment allez-vous ? Et votre petite fille ? s'enquit le visiteur gentiment.

— Elle se porte bien, merci. Elle grandit à vue d'œil ! Elle continue ses cours de musique, et depuis que vous nous avez eu ce piano, (dit-elle en indiquant d'un doigt la pièce du dessus), on ne peut plus l'arrêter... Vous savez bien que c'est grâce à vous qu'elle s'est mise à la musique...

... Avant la guerre, la famille d'Esquilières venait seulement pour les vacances à la campagne, et un jour le pianiste les avait invités tous les trois à son concert. Quelle joie cela avait été pour toute la petite famille ! L'enfant avait alors six ans et depuis ce jour, elle avait voulu faire du piano.

Un léger silence s'installa quelques secondes entre eux car ils venaient d'évoquer d'émouvants souvenirs : pour elle : son mari, et pour lui l'époque des concerts. Sans un mot, elle sortit d'un tiroir un article de presse découpé qui comprenait une photo de lui lors de son dernier récital, peu de temps avant l'ordre de mobilisation. Il avait

déclaré alors qu'il ne donnerait jamais de représentation pour des envahisseurs nazis. Pour l'honneur, le pianiste avait mis fin à sa brillante carrière internationale.

Sans un mot, il acquiesça. Ce n'était pas la première fois qu'elle lui montrait cette photo. Cela lui paraissait si loin cette dernière représentation.

Il rompit brutalement le passé d'une voix faussement enjouée :

— Ma femme va être jalouse, c'est une photo qu'elle n'a pas !

La fleuriste rit doucement.

— Vous aviez les cheveux longs à cette époque, ajouta-t-elle tout naturellement, mais je trouve que ces cheveux courts vous rajeunissent ; ça vous change, conclut-elle, simplement.

Il la remercia d'un magnifique sourire qu'elle aurait bien voulu encadrer aussi.

— Des roses ? demanda-t-elle pour changer de conversation, en se dirigeant vers ses plus belles fleurs.

— Tout juste, des roses pourpres, précisa-t-il inutilement, car il choisissait toujours les mêmes.

— Une rose parmi les roses, murmura-t-elle gentiment en composant un splendide bouquet.

Il la regarda faire en admirant sa facilité à arranger les fleurs pour que chacune trouve sa place. Le client fouilla ses poches et rassembla l'argent sur le comptoir. Il était toujours large et comme elle le grondait, il lui faisait alors remarquer que ses qualités artistiques n'avaient pas de prix.

— Allez, au revoir ! et bonjour à votre femme... Et aussi à votre fils ! rajouta-t-elle en soupirant d'un air nostalgique, en enviant cette belle famille.

— Oui, d'accord ! répondit le voyageur en s'en allant.

Celui-ci traversa toute la petite ville un bouquet dans une main, une valise dans l'autre.

Sa maison était en dehors de l'agglomération à environ quatre kilomètres. Autrefois, ils avaient bien eu une voiture, mais depuis la guerre, ils devaient utiliser le vélo pour faire leurs courses, ou bien marcher...

Il prit un raccourci à travers des champs et des bois pour gagner du temps et retrouva la petite route pour arriver par le portail. Il s'arrêta à une vingtaine de mètres de ses immenses murs protecteurs pour admirer cet endroit qu'il aimait tant ; depuis son enfance jusqu'à ce jour, il n'y avait accumulé que d'excellents souvenirs.

Au gré des vacances et des déplacements, jusqu'en 1939, sa femme et son fils allaient et venaient entre cette maison et leur appartement de Paris.

Mais depuis l'exode, sa famille avait choisi définitivement la campagne où la vie était moins dure. Quant à lui, il continuait à se partager entre ses deux résidences, selon ses besoins...

C'était vraiment l'endroit qu'il préférait. Devant lui se dressait une belle bâtisse, haute et massive, envahie de vigne vierge et de glycine s'accrochant aux balcons. D'ailleurs tout le monde appelait cette maison « Les Glycines ». De l'endroit où il se tenait, à travers les différentes espèces de sapins qui mélangeaient leurs différentes teintes de vert, on pouvait seulement apercevoir le haut de la maison. Il respira à fond pour sentir le parfum de la résine mêlé à l'odeur de terre transpirant de rosée.

Un vol de mouettes passa au-dessus de lui, se dirigeant vers la Loire qui coulait à quelques kilomètres de là au sud. Il suivit leur vol, soudain mélancolique... Dans quelques minutes les oiseaux seraient en zone libre.

Il marcha lentement jusqu'au petit portillon accolé au vieux portail en bois qui tenait difficilement, et à peine entré dans le jardin, il vit les volets de sa chambre s'ouvrir et sa femme apparaître dans la lumière blanche du soleil. Ses cheveux blonds défaits coulaient en masse épaisse et ondulée jusqu'à sa taille.

« Alicja ! Mon Dieu qu'elle est belle » pensa-t-il.

Leurs regards se croisèrent aussitôt et elle poussa un cri de joie :

« *Janie !* » et, en un éclair, elle disparut, continuant à parler en polonais. (À chaque fois qu'elle était surprise, elle retrouvait spontanément sa langue maternelle).